

# LIVRES/

## POCHES

**BERNARD QUIRINTY**  
NOUVELLES NOCTURNES  
Rivages poche  
240 pp., 8.50 €.



«L'après-midi, nous fimes de l'histoire. Il nous dicta une cinquantaine de dates à apprendre par cœur ; quand nous les eûmes recopiées, il nous révéla qu'elles étaient fausses. Que cela nous serve de leçon : nous ne devions pas copier comme des ânes.»

## Jeunes flammes

### La révolte d'un ado indonésien chez Eka Kurniawan

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

Il n'ont que faire des réprimandes de *kiai* Jumadi, théologien de l'islam. Il a beau s'époumoner à leur rappeler les obligations religieuses, les quatre garçons continuent de jouer au football dans la cour de la maison de prières. On est à Rawa Batu, une petite agglomération de l'île de Java, dans les années 80. Les tongs servent de poteaux de but. «Ils se héléient, hurlaient, riaient à gorge déployée» jusqu'à l'arrivée du père de Sato Reang. La lame de sa machette s'enfonça dans le ballon, et d'un geste brusque, l'«égorge». «Il y avait à présent deux moitiés de ballon.»

Il dit qu'il s'en moque, mais craint la réaction de son bien-pensant de père en rentrant. La machette a été rangée. Il lui jette son sarong à la tête, l'ordonnant d'aller prier. Sato Reang n'a pas son mot à dire, sa vie d'enfant ne vaut pas «mieux que celle d'un ballon de foot». «On me traînait, on me poussait, on me parlait, on me forçait à écouter ce qu'on avait à dire», confesse-t-il page 33, avant d'expliquer que son quotidien, depuis sa circoncision, est rythmé par cinq prières et la lecture du Coran en arabe, «jusqu'à épuisement». Il sait combien cette éducation l'éloigne des autres qui le jugent trop pieux. «Je n'étais toujours pas allé au cinéma une seule fois dans ma vie, je n'avais toujours pas de petite amie.» Là où ses camarades échangent au sujet du dernier film ou programme télé, lui se tait. Il se contente de les regarder, de toute façon, que pourrait-il dire, «nous n'avions pas de poste à la maison».

Sato Reang a longtemps accepté cette trajectoire avant de ressentir vers 16 ans de la colère. Depuis, il a ce besoin de tout brûler, guidé à la fois par une «révolte qui grondait» en lui et par «un feu naissant qui ne demandait qu'à s'étendre». Le cinéma a été le premier à être réduit en cendres. Assis au milieu de la salle vide, il a fixé pour la première fois l'écran blanc, qui d'ordinaire s'animait les samedis soir. Puis, il s'est avancé, et dans une surcharge de dopamine, a approché la flamme «du grand drap de toile blanc». Elle a «rampé, grandi, s'est étendue» et lui s'est souvenu, en la regardant s'insérer «par les fentes du toit», de son père en train de mettre le feu au singe en peluche qu'il venait d'offrir à sa petite sœur. «Il avait appris de [lui] comment éliminer quelque chose par le feu.» Et de la mort soudaine de son père, il avait appris à s'émanciper des obligations religieuses.

Terminé les prières, le voilé qui malmène son camarade de classe et fils du *kiai* Maulana, l'incitant à pécher, rien qu'un «tout petit» péché. Cette métamorphose, encore incomprise par le lecteur, est annoncée dès l'ouverture du quatrième roman d'Eka Kurniawan, auteur indonésien. Pourtant, aujourd'hui encore, Sato Reang part aux aurores, appelé sûrement par son père dont l'âme semble l'espionner et le guider. Il ne se dirige pas vers la mosquée, comme on lui a appris, mais vers le marché où il s'amuse à pisser sur les cargaisons de fruits et légumes pour «énerver les autres, les faire tourner en bourrique, les rendre furieux, voire malades». Il y a là sa «façon de venir au monde, de [s]'affirmer vivant» car «jusqu'à son dernier souffle, il n'est jamais trop tard pour bien faire».

**EKA KURNIAWAN SATO L'IMPIE** Traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos et Cécile Bellat Sabine Wespieser, 168 pp., 20 € (ebook : 14,99 €).

## Lauren Groff, poupées rosses

### Recueil de l'Américaine virtuose de la nouvelle

Par ISABELLE HANNE

**A**utour du lit de Birdie, en soins palliatifs à l'hôpital, ses amies se racontent «la pire chose qu'elles aient faite de toute leur vie» en sirotant du schnaps à la pêche. Après le décès de leur mère, Joanie accompagne son frère handicapé – «tu es un homme même si tu n'as qu'un bébé dans ta tête», dira de lui sa tante –, dans un établissement spécialisé, avant de partir pour l'université. Sara se bagarre, et fait des plongeurs spectaculaires pour oublier sa mère qui se laisse mourir devant la télé en ne buvant plus que de la vodka parce que «ça tue les microbes». Il y a aussi Chip, l'héritier alcoolique d'une grande famille de banquiers de la Nouvelle Angleterre; Aura, délaissée par sa mère, confiée aux soins de sa demi-sœur, elle-même plus intéressée par le voisin; ou encore Eliza, jeune retraitée au seuil de l'adultère. Tous, et d'autres, peuplent les neuf nouvelles de *la Bagarre*, de l'Américaine Lauren Groff, qui se déroulent des années 50 à aujourd'hui, de la Floride à la Californie, de la richesse wasp à la précarité crasse. Si elles doivent avoir un thème commun, ce serait celui de l'effritement, voire de l'effondrement de la famille, et des réorganisations qui s'ensuivent. Les histoires partent de et convergent vers les femmes, leurs souffrances, leurs épreuves – les hommes, pères, maris, sont absents, ou violents, ou diminués. Elles sont ici aussi revanchardes, opiniâtres. Parfois, même, victorieuses et sensuelles, aventurières, les mains dans la terre, ou bien en salto arrière, entre le plongeur et la piscine.

«Il s'émerveillait de cet endroit qui, en dépit de sa taille minuscule, contenait une sorte d'ampleur dont il n'avait jamais fait l'expérience auparavant.»

Une femme agonise, s'enfuit, trompe, ment; un doigt va appuyer sur la gâchette. On meurt beaucoup, souvent, violemment, dans ces nouvelles de Groff. L'autrice de best-sellers, 47 ans, ne cache pas sa fascination pour la chair qui vieillit, qui sue, pour la corporalité de ses personnages, pour leurs muscles éprouvés par l'effort. Elle-même très sportive, elle raconte dans de brèves notes à la fin du recueil qu'elle est «devenue écrivaine parce qu'[elle] était nageuse»; qu'elle était captivée par l'audace des plongeurs, qui, à l'instar de son personnage de Sara, lui semblaient «à moitié oiseaux, à moitié poissons».

**Moment d'égaré.** Ce qui intéresse Groff dans *la Bagarre* – *Brawler* en VO, pour bagarreur, ou dans le cas présent, on l'imagine, plutôt bagarreuse –, c'est la seconde où le coup part. Le moment d'égaré, de dérapage, de rupture. De carrefour, de choix ou d'erreurs. On bouge d'un millimètre; c'est suffisant pour faire pencher la balance, pour renverser un régime. Dans la Flannery O'Connorsque *Sunland*, Joanie fait enfermer son frère pour elle être libre. Aura, par vengeance, tait ce qui aurait pu sauver. Après des années à travailler et construire sa maison et son couple, Eliza est à deux doigts de tout détruire. «Les maisons sont des corps que nous construisons autour de nous et hantons comme des fantômes», écrit Lauren Groff dans ses notes.

Presque sadique, l'écrivaine pousse à bout ses personnages, pour voir. La bagarre du titre, c'est la rixe entre soi et les autres mais surtout entre soi et soi-même. «Elle a dit qu'en tout être humain il y a à la fois un animal et un dieu qui se livrent une lutte à mort», rapporte la narratrice de la dernière nouvelle, «Annonciation» – c'est sa proprio, philosophe, qui lui a dit. «Je suis bonne et mauvaise à parts égales», songe-t-elle ensuite.

Car Lauren Groff veut aussi raconter les interstices («Entre l'ombre et l'âme», ainsi que s'intitule la deuxième nouvelle), les fêlures, qui laissent passer la lumière ou au contraire, s'insinuer les ténèbres. Raconter les cicatrices, comme celle, violette, qui balafre «d'une oreille à l'autre» le «cou maigre et pâle» d'Anais, une mère célibataire devenue collègue de ladite narratrice,

dans une nouvelle aux accents autobiographiques, écrite à la première personne du singulier. Pour ce troisième recueil de nouvelles, après *Fugues* (*Delicate Edible Birds*) et son très rageux, et réussi, *Floride* (*Florida*), Lauren Groff aborde ce format un peu désuet en France, plus respecté de

